
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01328705 7

SELECT FRENCH TEXTS.

+ + + + + + + + + + + + +

# [C]hoix d'Extraits de Daudet.

---

PRICE.

+ + + + + + + + + + + + +

CHARLES H. KILBORN.

# CHOIX D'EXTRAITS DE DAUDET.

Selected and Edited

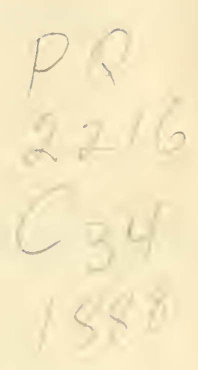
BY

WILLIAM PRICE, B.A.,

Professor of French in Trinity College, North Carolina;
Formerly Tutor in French in Yale University.



BOSTON:
CHARLES H. KILBORN, PUBLISHER.
1888.






Presswork by Berwick & Smith, Boston.

Typography by J. S. Cushing & Co., Boston.

# PART I.

## INTRODUCTORY NOTE.

THE following sketches, from Mr. Alphonse Daudet's *Contes du Lundi*, have been selected partly because they represent that author in what is perhaps the most excellent kind of his work, for in his short stories he is much less artificial than in his novels; and partly, too, because among living French writers none surpass Mr. Daudet in vividness, accuracy, and variety of expression.

# LES PETITS PÂTÉS.

## I.

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne appela son mitron,[1] et lui dit :

"Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar... va les porter et reviens vite... Il paraît que les Versaillais[2] sont entrés dans Paris."

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis, où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche,[3] qui trottait au milieu de la chaussée[4] déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli. On traînait des canons, on travaillait aux barricades ; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces

enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue ! C'est aux jours de fête et de train,[5] dans l'encombrement des premiers de l'an, des dimanches gras,[6] qu'ils ont le plus à courir ; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très-vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui fisait à lui, la bataille ! L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible ; et des pupilles de la République[7] défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots,[8] de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre ; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle[9] en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur. Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie ; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville[10] et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

## II.

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très-précis, quand toute la famille — petits et grands — était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

" Ah !... voilà le pâtissier."

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement,[11] une expansion[12] d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais de la vie[13] avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient ; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés, faisait paraître la salle à manger bien grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître... rôti brûlé... petits pois trop cuits... Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés ; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

" Prenez garde, M. Bonnicar... on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris."

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly à fleur d'eau,[14] pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

"Oh ! ce Sureau... ce Sureau !..."

Et dans l'animation de la course il parlait seul; se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas.[15] La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés[16] à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol dépavé.

"Où allez-vous, citoyen ?"

Le citoyen s'expliqua ; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote[17] des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.[18]

"C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault."[19]

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte, mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne[20] et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

"C'est bon, c'est bon, mon vieux... Vous vous expliquerez à Versailles."

Et par les Champs-Élysées, encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

III.

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras ; et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole[21] et l'eau-de-vie ; et d'entendre ces mots de : " Pâtissier, petits pâtés " qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barette du petit garçon de chez Sureau ? Et cela dix fois dans la route ! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer,[22] puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles ; et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait :

" C'est Félix Pyat... Non ! c'est Delescluze."

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie.[23] Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient ; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas.

Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets. ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

" Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés !..." dit tout à coup une voix près de lui ; et le bon homme en levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer[24] avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

# LE DERNIER LIVRE.

"Il est mort !..." me dit quelqu'un dans l'escalier.

Depuis plusieurs jours déjà, je la sentais venir, la lugubre nouvelle. Je savais que d'un moment à l'autre j'allais la trouver à cette porte ; et pourtant elle me frappa comme quelque chose d'inattendu. Le cœur gros, les lèvres tremblantes, j'entrai dans cet humble logis d'homme de lettres où le cabinet de travail tenait la plus grande place, où l'étude despotique avait pris tout le bien-être, toute la clarté de la maison.

Il était là couché sur un petit lit de fer très-bas, et sa table chargée de papiers, sa grande écriture interrompue au milieu des pages, sa plume encore debout dans l'encrier disaient combien la mort l'avait frappé subitement. Derrière le lit, une haute armoire de chêne, débordant de manuscrits, de paperasses,[1] s'entr'ouvrait presque sur sa tête. Tout autour, des livres, rien que des livres : partout, sur des rayons, sur des chaises, sur le bureau, empilés par terre dans des coins, jusque sur le pied du lit. Quand il écrivait là, assis à sa table, cet encombrement, ce fouillis sans poussière pouvait plaire aux yeux : on y sentait la vie, l'entrain du travail. Mais dans cette chambre de mort, c'était lugubre. Tous ces pauvres livres, qui croulaient par piles, avaient l'air prêts à partir, à se perdre dans cette grande bibliothèque du

hasard, éparse dans les ventes, sur les quais, les étalages, feuilletée par le vent et la flâne.[2]

Je venais de l'embrasser[3] dans son lit, et j'étais debout à le regarder, tout saisi par le contact de ce front froid et lourd comme une pierre. Soudain la porte s'ouvrit. Un commis en librairie,[4] chargé, essoufflé, entra joyeusement et poussa sur la table un paquet de livres, frais sortis de la presse.

"Envoi de Bachelin," cria-t-il ; puis, voyant le lit, il recula, ôta sa casquette et se retira discrètement.

Il y avait quelque chose d'effroyablement ironique dans cet envoi du libraire Bachelin, retardé d'un mois, attendu par le malade avec tant d'impatience et reçu par le mort... Pauvre ami ! C'était son dernier livre, celui sur lequel il comptait le plus. Avec quel soin minutieux ses mains, déjà tremblantes de fièvre, avaient corrigé les épreuves ! quelle hâte il avait de tenir le premier exemplaire ! Dans les derniers jours, quand il ne parlait plus, ses yeux restaient fixés sur la porte ; et si les imprimeurs, les protes,[5] les brocheurs, tout ce monde employé à l'œuvre d'un seul, avaient pu voir ce regard d'angoisse et d'attente, les mains se seraient hâtées, les lettres se seraient bien vite mises en pages, les pages en volumes pour arriver à temps, c'est-à-dire un jour plus tôt, et donner au mourant la joie de retrouver, toute fraîche dans le parfum du livre neuf et la netteté des caractères, cette pensée qu'il sentait déjà fuir et s'obscurcir en lui.

Même en pleine vie, il y a là en effet pour l'écrivain un bonheur dont il ne se blase jamais.[6] Ouvrir le premier exemplaire de son œuvre, la voir fixée, comme en relief, et non plus dans cette grande ébullition du cerveau où elle est toujours un peu confuse, quelle sensation délicieuse ! Tout jeune, cela vous cause un éblouissement : les lettres miroi-

tent, allongées de bleu, de jaune, comme si l'on avait du soleil plein la tête. Plus tard, à cette joie d'inventeur se mêle un peu de tristesse, le regret de n'avoir pas dit tout ce que l'on voulait dire. L'œuvre qu'on portait en soi paraît toujours plus belle que celle qu'on a faite. Tant de choses se perdent en ce voyage de la tête à la main. A voir dans les profondeurs du rêve, l'idée du livre ressemble à ces jolies méduses de la Méditerranée qui passent dans la mer comme des nuances flottantes ; posée sur le sable, ce n'est plus qu'un peu d'eau, quelques gouttes décolorées que le vent sèche tout de suite.

Hélas ! ni ces joies ni ces désillusions, le pauvre garçon n'avait rien eu, lui, de sa dernière œuvre. C'était navrant à voir, cette tête inerte et lourde, endormie sur l'oreiller, et à côté ce livre tout neuf, qui allait paraître aux vitrines, se mêler aux bruits de la rue, à la vie de la journée, dont les passants liraient le titre machinalement, l'emporteraient dans leur mémoire, au fond de leurs yeux, avec le nom de l'auteur, ce même nom inscrit à la page[7] triste des mairies, et si riant, si gai sur la couverture de couleur claire. Le problème de l'âme[8] et du corps semblait tenir là tout entier, entre ce corps rigide qu'on allait ensevelir, oublier, et ce livre qui se détachait de lui, comme une âme visible, vivante, et peut-être immortelle...

..."Il m'en avait promis un exemplaire..." dit tout bas près de moi une voix larmoyante. Je me retournai, et j'aperçus, sous des lunettes d'or, un petit œil vif et fureteur de ma connaissance et de la vôtre aussi, vous tous mes amis qui écrivez. C'était l'amateur de livres, celui qui vient, dès qu'un volume de vous est annoncé, sonner à votre porte deux petits coups timides et persistants qui lui ressemblent. Il entre, souriant. l'échine basse. frétille[9] autour de vous,

vous appelle "cher maître," et ne s'en ira pas sans emporter votre dernier livre. Rien que le dernier ! Il a tous les autres, c'est celui-là seul qui lui manque. Et le moyen de refuser ? Il arrive si bien à l'heure, il sait si bien vous prendre au milieu de cette joie dont nous parlions, dans l'abandon des envois, des dédicaces. Ah ! le terrible petit homme que rien ne rebute, ni les portes sourdes, ni les accueils gelés, ni le vent, ni la pluie, ni les distances. Le matin, on le rencontre dans la rue de la Pompe,[10] grattant au petit huis du patriarche de Passy ;[11] le soir, il revient de Marly avec le nouveau drame de Sardou sous le bras. Et comme cela, toujours trottant, toujours en quête, il remplit sa vie sans rien faire, et sa bibliothèque sans payer.

Certes, il fallait que la passion des livres fût bien forte chez cet homme pour l'amener ainsi jusqu'à ce lit de mort.

"Eh ! prenez-le, votre exemplaire," lui dis-je impatienté. Il ne le prit pas, il l'engloutit. Puis, une fois le volume bien approfondi dans sa poche, il resta sans bouger, sans parler, la tête penchée sur l'épaule, essuyant ses lunettes d'un air attendri... Qu'attendait-il ? qu'est-ce qui le retenait ? Peut-être un peu de honte, l'embarras de partir tout de suite, comme s'il n'était venu que pour cela ?

Eh bien, non !

Sur la table, dans le papier d'emballage à moitié enlevé, il venait d'apercevoir quelques exemplaires d'amateur, la tranche épaisse, non rognés, avec de grandes marges, fleurons, culs-de-lampe ; et malgré son attitude recueillie, son regard, sa pensée, tout était là... Il en louchait le malheureux !

Ce que c'est pourtant que la manie d'observer ! Moi-même je m'étais laissé distraire de mon émotion, et je suivais, à travers mes larmes, cette petite comédie navrante qui

se jouait au chevet du mort. Doucement, par petites secousses invisibles, l'amateur se rapprochait de la table. Sa main se posa comme par hasard sur un des volumes ; il le retourna, l'ouvrit, palpa le feuillet. A mesure que son œil s'allumait, le sang lui montait aux joues. La magie du livre opérait en lui... A la fin, n'y tenant plus, il en prit un :

"C'est pour M. de Sainte-Beuve," me dit-il à demi-voix, et dans sa fièvre, son trouble, la peur qu'on ne le lui reprît, peut-être aussi pour bien me convaincre que c'était pour M. de Sainte-Beuve, il ajouta très-gravement avec un accent de componction intraduisible : "De l'Académie française !..." et il disparut.

# UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS.

M. Majesté, fabricant d'eau de Seltz dans le Marais, vient de faire un petit réveillon chez des amis de la place Royale,[1] et regagne son logis en fredonnant... Deux heures sonnent à Saint-Paul.[2] "Comme il est tard !" se dit le brave homme, et il se dépêche ; mais le pavé glisse, les rues sont noires, et puis dans ce diable[3] de vieux quartier, qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures,[4] de bornes devant les portes à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, sourtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes, et les yeux embrouillés par les toasts du réveillon... Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail orné, où brille au clair de lune un écusson,[5] doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes dont il a fait sa marque de fabrique :

HÔTEL[6] CI-DEVANT DE NESMOND

MAJESTÉ JEUNE

FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons de la fabrique, sur les bordereaux,[7] les têtes de lettres, s'étalent ainsi et resplendissent les vieilles armes des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et claire, qui dans le jour en s'ouvrant fait de la lumière à toute la rue. Au fond de la cour, une grande bâtisse très-an-

cienne, des murailles noires, brodées, ouvragées, des balcons de fer arrondis, des balcons de pierre à pilastres,[8] d'immenses fenêtres très-hautes, surmontées de frontons,[9] de chapiteaux qui s'élèvent aux derniers étages comme autant de petits toits dans le toit, et enfin sur le faîte, au milieu des ardoises, les lucarnes des mansardes, rondes, coquettes, encadrées de guirlandes comme des miroirs. Avec cela un grand perron de pierre, rongé et verdi par la pluie, une vigne maigre qui s'accroche aux murs, aussi noire, aussi tordue que la corde qui se balance là-haut à la poulie du grenier, je ne sais quel grand air de vétusté et de tristesse... C'est l'ancien hôtel de Nesmond.

En plein jour, l'aspect de l'hôtel n'est pas le même. Les mots : *Caisse*,[9] *Magasin, Entrée des ateliers*[10] éclatent partout en or sur les vieilles murailles, les font vivre, les rajeunissent. Les camions[11] des chemins de fer ébranlent le portail ; les commis s'avancent au perron la plume à l'oreille pour recevoir les marchandises. La cour est encombrée de caisses,[12] de paniers, de paille, de toile d'emballage. On se sent bien dans une fabrique... Mais avec la nuit, le grand silence, cette lune d'hiver qui, dans le fouillis des toits compliqués, jette et entremêle des ombres, l'antique maison des Nesmond reprend ses allures seigneuriales. Les balcons sont en dentelle ;[13] la cour d'honneur s'agrandit, et le vieil escalier, qu'éclairent des jours inégaux, vous a[14] des recoins de cathédrale, avec des niches vides et des marches perdues qui ressemblent à des autels.

Cette nuit-là surtout, M. Majesté trouve à sa maison un aspect singulièrement grandiose. En traversant la cour déserte, le bruit de ses pas l'impressionne. L'escalier lui paraît immense, surtout très-lourd à monter. C'est le réveillon sans doute... Arrivé au premier étage, il s'arrête pour

respirer, et s'approche d'une fenêtre. Ce que c'est que d'habiter une maison historique ! M. Majesté n'est pas poëte. oh ! non ; et pourtant, en regardant cette belle cour aristocratique, où la lune étend une nappe de lumière bleue, ce vieux logis de grand seigneur qui a si bien l'air de dormir avec ses toits engourdis sous leur capuchon de neige, il lui vient des idées de l'autre monde :

"Hein?... tout de même,[15] si les Nesmond revenaient..."

A ce moment, un grand coup de sonnette retentit. Le portail s'ouvre à deux battants, si vite, si brusquement, que le réverbère s'éteint ; et pendant quelques minutes il se fait là-bas, dans l'ombre de la porte, un bruit confus de frôlements, de chuchotements. On se dispute, on se presse pour entrer. Voici des valets, beaucoup de valets, des carrosses tout en glaces miroitant au clair de lune, des chaises à porteurs balancées entre deux torches qui s'avivent au courant d'air du portail. En rien de temps, la cour est encombrée. Mais au pied du perron, la confusion cesse. Des gens descendent des voitures, se saluent, entrent en causant comme s'ils connaissaient la maison. Il y a là, sur ce perron, un froissement de soie, un cliquetis d'épées. Rien que des chevelures blanches, alourdies et mates de poudre ; rien que des petites voix claires, un peu tremblantes, des petits rires sans timbre, des pas légers. Tous ces gens ont l'air d'être vieux, vieux. Ce sont des yeux effacés, des bijoux endormis, d'anciennes soies brochées, adoucies de nuances changeantes, que la lumière des torches fait briller d'un éclat doux ; et sur tout cela flotte un petit nuage de poudre. qui monte des cheveux échafaudés.[16] roulés en boucles, à chacune de ces jolies révérences, un peu guindées[17] par les épées et les grands paniers...[18] Bientôt toute la maison a l'air d'être hantée. Les torches brillent de fenêtre en fenêtre, montent

et descendent dans le tournoiement des escaliers, jusqu'aux lucarnes des mansardes qui ont leur étincelle de fête et de vie. Tout l'hôtel de Nesmond s'illumine, comme si un grand coup de soleil couchant avait allumé ses vitres.

"Ah ! mon Dieu ! ils vont mettre le feu !..." se dit M. Majesté. Et, revenu de sa stupeur, il tâche de secouer l'engourdissement de ses jambes et descend vite dans la cour, où les laquais viennent d'allumer un grand feu clair. M. Majesté s'approche ; il leur parle. Les laquais ne lui répondent pas, et continuent de causer tout bas entre eux, sans que la moindre vapeur s'échappe de leurs lèvres dans l'ombre glaciale de la nuit. M. Majesté n'est pas content, cependant une chose le rassure, c'est que ce grand feu qui flambe si haut et si droit est un feu singulier, une flamme sans chaleur, qui brille et ne brûle pas. Tranquillisé de ce côté, le bonhomme franchit le perron et entre dans ses magasins.

Ces magasins du rez-de-chaussée devaient faire autrefois de beaux salons de réception. Des parcelles d'or terni brillent encore à tous les angles. Des peintures mythologiques tournent au plafond, entourent les glaces, flottent au-dessus des portes dans des teintes vagues, un peu ternes, comme le souvenir des années écoulées. Malheureusement il n'y a plus de rideaux, plus de meubles. Rien que des paniers, de grandes caisses pleines de siphons à têtes d'étain, et les branches desséchées d'un vieux lilas qui montent toutes noires derrière les vitres. M. Majesté, en entrant, trouve son magasin plein de lumière et de monde. Il salue, mais personne ne fait attention à lui. Les femmes aux bras de leurs cavaliers continuent à minauder[19] cérémonieusement sous leurs pelisses de satin. On se promène, on cause, on se disperse. Vraiment tous ces vieux marquis ont l'air d'être

chez eux. Devant un trumeau[20] peint, une petite ombre s'arrête, toute tremblante : "Dire que[21] c'est moi, et que me voilà !" et elle regarde en souriant une Diane qui se dresse dans la boiserie, — mince et rose, avec un croissant au front.

"Nesmond, viens donc voir tes armes !" et tout le monde rit en regardant le blason des Nesmond qui s'étale sur une toile d'emballage, avec le nom de Majesté au-dessous.

"Ah ! ah ! ah !... Majesté !... Il y en a donc encore des Majestés en France ?"

Et ce sont des gaietés sans fin, de petits rires à son de flûte, des doigts en l'air, des bouches qui minaudent...

Tout à coup quelqu'un crie :

"Du champagne ! du champagne !

— Mais non !...

— Mais si !... si, c'est du champagne... Allons, comtesse, vite un petit réveillon."

C'est de l'eau de Seltz de M. Majesté qu'ils ont prise pour du champagne. On le trouve bien un peu éventé ;[22] mais bah ! on le boit tout de même, et comme ces pauvres petites ombres n'ont pas la tête bien solide, peu à peu cette mousse[23] d'eau de Seltz les anime, les excite, leur donne envie de danser. Des menuets s'organisent. Quatre fins violons que Nesmond a fait venir commencent un air de Rameau,[24] tout en triolets, menu et mélancolique dans sa vivacité. Il faut voir toutes ces jolies vieilles tourner lentement, saluer en mesure d'un air grave. Leurs atours[25] en sont rajeunis, et aussi les gilets d'or, les habits brochés, les souliers à boucles de diamants. Les panneaux eux-mêmes semblent revivre en entendant ces anciens airs. La vieille glace, enfermée dans le mur depuis deux cents ans, les reconnaît aussi, et tout éraflée, noircie aux angles, elle s'allume doucement et

renvoie aux danseurs leur image, un peu effacée, comme attendrie d'un regret. Au milieu de toutes ces élégances, M. Majesté se sent gêné. Il s'est blotti derrière une caisse et regarde...

Petit à petit cependant le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin, on voit la cour blanchir, puis le haut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin, et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les laquais ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues d'une voiture de roulage [26] entrant à grand bruit par le portail ouvert...

# LE PAPE EST MORT.

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province coupée en deux par une rivière très-encombrée, très-remuante, où j'ai pris de bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'une certaine passerelle Saint-Vincent, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une vergue : *Cornet, bateaux de louage*, le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, tout glissant et noirci de mouillure, la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives s'alignant au bas de l'échelle, se balançant doucement bord à bord, comme allégés par les jolis noms qu'ils portaient à leur arrière en lettres blanches : *l'Oiseau Mouche*, *l'Hirondelle*.[1]

Puis, parmi les longs avirons reluisants de céruse qui étaient en train de sécher contre le talus, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure tannée, crevassée, ridée de mille petites fossettes comme la rivière un soir de vent frais... Oh ! ce père Cornet. Ç'a été le satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. M'en a-t-il fait commettre des crimes avec ses canots ! Je manquais l'école, je vendais mes livres. Qu'est-ce que je n'aurais pas vendu pour une après-midi de canotage !

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau. la veste[2] à bas, le chapeau en arrière. et dans les cheveux le bon coup

d'éventail de la brise d'eau, je tirais ferme sur mes rames, en fronçant les sourcils pour bien me donner la tournure d'un vieux loup de mer. Tant que j'étais en ville, je tenais le milieu de la rivière, à égale distance des deux rives, où le vieux loup de mer aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de radeaux, de trains de bois, de mouches[3] à vapeur qui se côtoyaient, s'évitaient, séparés seulement par un mince liséré[4] d'écume ! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela en déplaçait une foule d'autres.

Tout à coup les roues d'un vapeur battaient l'eau près de moi ; ou bien une ombre lourde m'arrivait dessus, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

"Gare donc, moucheron !"[5] me criait une voix enrouée ; et je suais, je me débattais, empêtré[6] dans le va-et-vient de cette vie du fleuve que la vie de la rue traversait incessamment par tous ces ponts, toutes ces passerelles qui mettaient des reflets d'omnibus sous la coupe des avirons. Et le courant si dur à la pointe des arches, et les remous, les tourbillons, le fameux trou de la *Mort-qui-trompe !*[7] Pensez que ce n'était pas une petite affaire de se guider là-dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois j'avais la chance de rencontrer la *chaîne.*[8] Vite je m'accrochais tout au bout de ces longs trains de bateaux qu'elle remorquait,[9] et, les rames immobiles, étendues comme des ailes qui planent, je me laissais aller à cette vitesse silencieuse qui coupait la rivière en longs rubans d'écume et faisait filer des deux côtés les arbres, les maisons du quai. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux de la remorque, où montait d'une cheminée basse

un petit filet de fumée ; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie de bord.

Malheureusement, ces rencontres de la *chaîne* étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer et ramer aux heures de soleil. Oh ! les pleins midis tombant d'aplomb sur la rivière, il me semble qu'ils me brûlent encore. Tout flambait, tout miroitait. Dans cette atmosphère aveuglante et sonore qui flotte au-dessus des vagues et vibre à tous leurs mouvements, les courts plongeons de mes rames, les cordes des haleurs soulevées de l'eau toutes ruisselantes faisaient passer des lumières vives d'argent poli. Et je ramais en fermant les yeux. Par momens, à la vigueur de mes efforts. a l'élan de l'eau sous ma barque, je me figurais que j'allais très-vite ; mais en relevant la tête, je voyais toujours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, à force de fatigues, tout moite et rouge de chaleur, je parvenais à sortir de la ville. Le vacarme des bains froids, des bateaux de blanchisseuses,[10] des pontons d'embarquement[11] diminuait. Les ponts s'espaçaient sur la rive élargie. Quelques jardins de faubourg, une cheminée d'usine, s'y reflétaient de loin en loin. A l'horizon tremblaient des îles vertes. Alors, n'en pouvant plus, je venais me ranger contre la rive, au milieu des roseaux tout bourdonnants ; et là, abasourdi par le soleil, la fatigue, cette chaleur lourde qui montait de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux loup de mer se mettait à saigner du nez pendant des heures. Jamais mes voyages n'avaient un autre dénoûment. Mais que voulez-vous ? Je trouvais cela délicieux.

Le terrible. par exemple, c'était le retour, la rentrée. J'avais beau revenir à toutes rames, j'arrivais toujours trop tard. longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui tombe, les premiers becs de gaz dans le brouil-

lard, la retraite, tout augmentait mes transes, mon remords. Les gens qui passaient, rentrant chez eux bien tranquilles, me faisaient envie ; et je courais la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, avec des ronflements de coquillages [12] au fond des oreilles, et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire.

Car il en fallait un chaque fois pour faire tête à ce terrible "d'où viens-tu ?" qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé, avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si renversant, que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de reprendre haleine ; et pour en arriver là, rien ne me coûtait. J'inventais des sinistres, des révolutions, des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvai encore de plus fort, le voici :

Ce soir-là, j'arrivai très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure, guettait, debout, en haut de l'escalier.

" D'où viens-tu ? " me cria-t-elle.

Dites-moi ce qu'il peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite... Tout à coup il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très-pieuse, catholique enragée comme une Romaine, et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion :

" O maman... Si vous saviez !...

— Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il y a encore ?...

— Le pape est mort.

— Le pape est mort !..." fit la pauvre mère, et elle s'ap-

puya toute pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge ; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout. Je me souviens d'une soirée funèbre et douce ; le père très-grave, la mère atterrée... On causait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux ; mais mon escapade s'était si bien perdue dans la désolation générale que personne n'y pensait plus.

Chacun citait à l'envi [13] quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX ; puis, peu à peu, la conversation s'égarait à travers l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII,[14] qu'elle se souvenait très-bien d'avoir vu passer dans le Midi, au fond d'une chaise de poste, entre des gendarmes. On rappela la fameuse scène avec l'empereur : *Commediante!... tragediante!...*[15] C'était bien la centième fois que je l'entendais raconter, cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, et ce stéréotype des traditions de famille qu'on se lègue et qui restent là, puériles et locales, comme des histoires de couvent.

C'est égal, jamais elle ne m'avait paru si intéressante.

Je l'écoutais avec des soupirs hypocrites, des questions, un air de faux intérêt, et tout le temps je me disais :

" Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder."

Tout en pensant à cela, mes yeux se fermaient malgré moi, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu, avec des coins de Saône alourdis par la chaleur, et de grandes pattes d'*argyronètes*[16] courant dans tous les sens et rayant l'eau vitreuse, comme des pointes de diamant.

# PART II.

# INTRODUCTION.

THE *Phare des Sanguinaires* and *En Camargue* are taken from a collection of Daudet's earlier sketches and stories entitled: *Lettres de mon Moulin.* In a delightfully quaint and humorous preface, which is here subjoined intact, the author describes his formal purchase of the mill in the *étude* (law office) of a Provençal notary. The style of the preface is rigidly legal, but the dryness of legal parlance is, in this case, corrected by a refreshing sprinkling of poetical suggestions: —

"Par devant maître Honorat Grapazi, notaire à la résidence de Pampérigouste,

"A comparu

"Le sieur Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, ménager au lieu dit des Cigalières et y demeurant:

"Lequel par ces présentes a vendu et transporté sous les garanties de droit et de fait,[1] et en franchise de toutes dettes, priviléges et hypothèques,

"Au sieur Alphonse Daudet, poète, demeurant à Paris, à ce présent et ce acceptant,

"Un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts; étant ledit moulin abandonné depuis plus de vingt années et hors d'état de moudre, comme il appert des vignes sauvages, mousses, romarins, et autres verdures parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes;

[1] **Sous les garanties de droit et de fait**: "under guarantee of rightful and actual possession."

"Ce nonobstant, tel qu'il est et se comporte, avec sa grande roue cassée, sa plate-forme où l'herbe pousse dans les briques, déclare le sieur Daudet trouver ledit moulin à sa convenance et pouvant servir à ses travaux de poésie, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause de réparations qui pourraient y être faites.

"Cette vente a lieu en bloc moyennant le prix convenu, que le sieur Daudet, poète, a mis et déposé sur le bureau en *espèces de cours*,[1] lequel prix a été de suite touché et retiré par le sieur Mitifio, le tout à la vue des notaires et des témoins soussignés, dont quittance sous réserve.

"Acte fait à Pampérigouste, en l'étude Honorat, en présence de Francet Mamaï, joueur de fifre, et de Louiset dit le Quique, porte-croix des *pénitents blancs* :[2]

"Qui ont signé avec les parties et le notaire après lecture."

As for the picturesque maritime sketches which follow, they are, in fact, a remarkably close counterpart, within the limits of prose description, to *des marines* in painting. They perfectly reflect the lonely wildness of such coasts as they depict ; and maybe for that very reason they will fail to commend themselves to readers who dislike the seeming inaction of the *paysage* sort of compositions.

Yet those who themselves are prone to muse by the "sad sea waves," or to ramble among brakes and fens, will surely hear the roar of the surf, the flapping of ducks' wings, and the "lonely bittern's cry" — if they will but read these two pieces understandingly in the French.

[1] **Espèces de cours :** "current funds."

[2] **Pénitents blancs :** a religious fraternity, so called from the color of its dress. There were, also, *pénitents noirs* and *pénitents bleus*.

# LE PHARE DES SANGUINAIRES.[1]

Cette nuit je n'ai pas pu dormir. Le mistral[2] était en colère, et les éclats de sa grande voix m'ont tenu éveillé jusqu'au matin. Balançant lourdement ses ailes mutilées qui sifflaient à la bise comme les agrès d'un navire, tout le moulin[3] craquait. Des tuiles s'envolaient de sa toiture en déroute. Au loin, les pins serrés dont la colline est couverte s'agitaient et bruissaient[4] dans l'ombre. On se serait cru en pleine mer.

Cela m'a rappelé tout à fait mes belles insomnies d'il y a trois ans, quand j'habitais le phare des Sanguinaires, là-bas, sur la côte corse,[5] à l'entrée du golfe d'Ajaccio.

Encore un joli coin que j'avais trouvé là pour rêver et pour être seul.

Figurez-vous une île rougeâtre et d'aspect farouche ; le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine, envahi de partout par les herbes ; puis, des ravins, des maquis, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent ; enfin là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive,[6] la petite tour de fonte, et au-dessus la grosse lanterne à facettes[7] qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour. Voilà l'île

des Sanguinaires, comme je l'ai revue cette nuit, en entendant ronfler mes pins. C'était dans cette île enchantée qu'avant d'avoir un moulin j'allais m'enfermer quelquefois, lorsque j'avais besoin de grand air et de solitude.

Ce que je faisais?

Ce que je fais ici, moins encore. Quand le mistral ou la tramontane [8] ne soufflaient pas trop fort, je venais me mettre entre deux roches au ras de [9] l'eau, au milieu des goélands,[10] des merles, des hirondelles, et j'y restais presque tout le jour dans cette espèce de stupeur et d'accablement délicieux que donne la contemplation de la mer. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette jolie griserie [11] de l'âme? On ne pense pas, on ne rêve pas non plus. Tout votre être vous échappe, s'envole, s'éparpille. On est la mouette qui plonge, la poussière d'écume qui flotte au soleil entre deux vagues, la fumée blanche de ce paquebot qui s'éloigne, ce petit corailleur [12] à voile rouge, cette perle d'eau, ce flocon de brume, tout excepté soi-même. Oh! que j'en ai passé dans mon île de ces belles heures de demi-sommeil et d'éparpillement! [13]

Les jours de grand vent, le bord de l'eau n'étant pas tenable, je m'enfermais dans la cour du lazaret, une petite cour mélancolique, tout embaumée de romarin et d'absinthe sauvage, et là, blotti contre un pan de vieux mur, je me laissais envahir doucement par le vague parfum d'abandon et de tristesse qui flottait avec le soleil dans les logettes de pierre, ouvertes tout autour comme d'anciennes tombes. De temps en temps un battement de porte, un bond léger dans l'herbe. C'était une chèvre qui venait brouter à l'abri du vent. En me voyant, elle s'arrêtait interdite, et restait plantée devant moi, l'air vif, la corne haute, me regardant d'un œil enfantin.

Vers cinq heures, le porte-voix des gardiens m'appelait pour dîner. Je prenais alors un petit sentier dans le maquis grimpant à pic au-dessus de la mer, et je revenais lentement vers le phare, me retournant à chaque pas sur cet immense horizon d'eau et de lumière qui semblait s'élargir à mesure que je montais.

---

Là-haut c'était charmant. Je vois encore cette belle salle à manger à larges dalles, à lambris de chêne, la bouillabaisse[14] fumant au milieu, la porte grande ouverte sur la terrasse blanche et tout le couchant qui entrait. Les gardiens étaient là, m'attendant pour se mettre à table. Il y en avait trois, un Marseillais et deux Corses, tous trois petits, barbus, le même visage tanné, crevassé, le même *pelone* (caban) en poil de chèvre, mais d'allure et d'humeur entièrement opposées.

A la façon de vivre de ces gens, on sentait tout de suite la différence des deux races. Le Marseillais, industrieux et vif, toujours affairé, toujours en mouvement, courait l'île du matin au soir, jardinant, pêchant, ramassant des œufs de *gouailles*,[15] s'embusquant dans le maquis pour traire une chèvre au passage ; et toujours quelque aïoli[16] ou quelque bouillabaisse en train.

Les Corses, eux, en dehors de leur service, ne s'occupaient absolument de rien ; ils se considéraient comme des fonctionnaires, et passaient toutes leurs journées dans la cuisine à jouer d'interminables parties de *scopa*,[17] ne s'interrompant que pour rallumer leurs pipes d'un air grave et hacher avec des ciseaux, dans le creux de leurs mains, de grandes feuilles de tabac vert.

Du reste, Marseillais et Corses, tous trois de bonnes gens,

simples, naïfs, et pleins de prévenances pour leur hôte, quoique au fond il dût leur paraître un monsieur bien extraordinaire.

Pensez donc ! venir s'enfermer au phare pour son plaisir ! Eux qui trouvent les journées si longues, et qui sont si heureux quand c'est leur tour d'aller à terre. Dans la belle saison, ce grand bonheur leur arrive tous les mois. Dix jours de terre pour trente jours de phare, voilà le règlement ; mais avec l'hiver et les gros temps, il n'y a plus de règlement qui tienne. Le vent souffle, la vague monte, les Sanguinaires sont blanches d'écume, et les gardiens de service restent bloqués deux ou trois mois de suite, quelquefois même dans de terribles conditions.

---

Nos repas se passaient à causer longuement : le phare, la mer, des récits de naufrages, des histoires de bandits corses. Puis, le jour tombant, le gardien du premier quart allumait sa petite lampe, prenait sa pipe, sa gourde, un gros Plutarque à tranche rouge, toute la bibliothèque des Sanguinaires, et disparaissait par le fond. Au bout d'un moment, c'était dans tout le phare un fracas de chaînes, de poulies, de gros poids d'horloges qu'on remontait.

Moi, pendant ce temps, j'allais m'asseoir dehors sur la terrasse. Le soleil déjà très-bas, descendait vers l'eau de plus en plus vite, entraînant tout l'horizon après lui. Le vent fraîchissait, l'île devenait violette. Dans le ciel, près de moi, un gros oiseau passait lourdement : c'était l'aigle de la tour génoise qui rentrait. Peu à peu la brume de mer montait. Bientôt on ne voyait plus que l'ourlet [18] blanc de l'écume autour de l'île. Tout à coup, au-dessus de ma tête, jaillissait un grand flot de lumière douce. Le phare

était allumé. Laissant toute l'île dans l'ombre, le clair rayon allait tomber au large sur la mer, et j'étais là perdu dans la nuit, sous ces grandes ondes lumineuses qui m'éclaboussaient à peine en passant. Mais le vent fraîchissait encore. Il fallait rentrer. A tâtons, je fermais la grosse porte, j'assurais les barres de fer ; puis, toujours tâtonnant, je prenais un petit escalier de fonte qui tremblait et sonnait sous mes pas, et j'arrivais au sommet du phare. Ici, par exemple, il y en avait de la lumière.

Imaginez une lampe Carcel[19] gigantesque à six rangs de mèches, autour de laquelle pivotent lentement les parois de la lanterne, les unes reamplies par une énorme lentille de cristal, les autres ouvertes sur un grand vitrage immobile qui met la flamme à l'abri du vent. En entrant j'étais ébloui. Ces cuivres, ces étains, ces réflecteurs de métal blanc, ces murs de cristal bombé qui tournaient avec de grands cercles bleuâtres, tout ce miroitement, tout ce cliquetis de lumières, me donnait un moment de vertige.

Peu à peu, cependant, mes yeux s'y faisaient,[20] et je venais m'asseoir au pied même de la lampe, à côté du gardien qui lisait son Plutarque à haute voix, de peur de s'endormir.

Au dehors, le noir, l'abîme. Sur le petit balcon qui tourne autour du vitrage, le vent court comme un fou, en hurlant. Le phare craque, la mer ronfle. A la pointe de l'île, sur les brisants, les lames[21] font comme des coups de canon. Par moments un doigt invisible frappe aux carreaux : quelque oiseau de nuit, que la lumière attire, et qui vient se casser la tête contre le cristal. Dans la lanterne étincelante et chaude, rien que le crépitement de la flamme, le bruit de l'huile qui s'égoutte, de la chaîne qui se dévide ; et une voix monotone psalmodiant la vie de Démétrius de Phalère.[22]

A minuit, le gardien se levait, jetait un dernier coup d'œil à ses mèches, et nous descendions. Dans l'escalier on rencontrait le camarade du second quart qui montait en se frottant les yeux ; on lui passait la gourde, le Plutarque. Puis, avant de gagner nos lits, nous entrions un moment dans la chambre du fond, toute encombrée de chaînes, de gros poids, de réservoirs d'étain, de cordages, et là, à la lueur de sa petite lampe, le gardien écrivait sur le grand livre du phare, toujours ouvert :

*Minuit. Grosse mer. Tempête. Navire au large.*[23]

# EN CAMARGUE.[1]

## I.

### LE DÉPART.

Grande rumeur au château. Le messager vient d'apporter un mot du garde,[2] moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu déjà deux ou trois beaux passages de *Galéjons*,[3] de *Charlottines*,[4] et que les *oiseaux de prime*[5] non plus ne manquaient pas.

"Vous êtes des nôtres!" m'ont écrit mes aimables voisins; et ce matin, au petit jour de cinq heures, leur grand break, chargé de fusils, de chiens, de victuailles, est venu me prendre au bas de la côte. Nous voilà roulant sur la route d'Arles,[6] un peu sèche, un peu dépouillée, par ce matin de décembre où la verdure pâle des oliviers est à peine visible, et la verdure crue des chênes-kermès[7] un peu trop hivernale et factice. Les étables se remuent. Il y a des réveils avant le jour qui allument la vitre des fermes; et dans les découpures de pierre de l'abbaye de Montmajour,[8] des orfraies encore engourdies de sommeil battent de l'aile parmi les ruines. Pourtant nous croisons déjà le long des fossés de vieilles paysannes qui vont au marché au trot de leurs bourriquets. Elles viennent de la Ville-des-Baux.[9] Six grandes lieues pour s'asseoir une heure sur les marches de Saint-Trophyme[10] et vendre des petits paquets de simples ramassés dans la montagne!

Maintenant voici les remparts d'Arles ; des remparts bas et crénelés, comme on en voit sur les anciennes estampes où des guerriers armés de lances apparaissent en haut de talus moins grands qu'eux. Nous traversons au galop cette merveilleuse petite ville, une des plus pittoresques de France, avec ses balcons sculptés, arrondis, s'avançant comme des moucharabies [11] jusqu'au milieu des rues étroites, avec ses vieilles maisons noires aux petites portes, moresques, ogivales et basses, qui vous reportent au temps de Guillaume Court-Nez [12] et des Sarrasins. A cette heure, il n'y a encore personne dehors. Le quai du Rhône seul est animé. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches, prêt à partir. Des *ménagers* [13] en veste de cadis roux, des filles de La Roquette [14] qui vont se louer pour des travaux des fermes, montent sur le pont avec nous, causant et riant entre eux. Sous les longues mantes brunes rabattues à cause de l'air vif du matin, la haute coiffure arlésienne [15] fait la tête élégante et petite avec un joli grain [16] d'effronterie, une envie de se dresser pour lancer le rire ou la malice plus loin. La cloche sonne ; nous partons. Avec la triple vitesse du Rhône, de l'hélice, du mistral, les deux rivages se déroulent. D'un côté c'est la Crau,[17] une plaine aride, pierreuse. De l'autre, la Camargue, plus verte, qui prolonge jusqu'à la mer son herbe courte et ses marais pleins de roseaux.

De temps en temps le bateau s'arrête près d'un ponton, à gauche ou à droite, à Empire ou à Royaume, comme on disait au moyen age, du temps du Royaume d'Arles,[18] et, comme les vieux mariniers du Rhône disent encore aujourd'hui. A chaque ponton, une ferme blanche, un bouquet d'arbres. Les travailleurs descendent chargés d'outils, les femmes leur panier au bras, droites sur la passerelle. Vers

Empire ou vers Royaume peu à peu le bateau se vide, et quand il arrive au ponton du Mas-de-Giraud où nous descendons, il n'y a presque plus personne à bord.

Le Mas-de-Giraud est une vieille ferme des seigneurs de Barbentane, où nous entrons pour attendre le garde qui doit venir nous chercher. Dans la haute cuisine, tous les hommes de la ferme, laboureurs, vignerons, bergers, bergerots,[19] sont attablés, graves, silencieux, mangeant lentement, et servis par les femmes qui ne mangeront qu'après. Bientôt le garde paraît avec la carriole. Vrai type à la Fenimore,[20] trappeur de terre et d'eau, garde-pêche et garde-chasse, lesgens du pays l'appellent *lou Roudëirou* (le rôdeur), parce qu'on le voit toujours, dans les brumes d'aube ou de jour tombant, caché pour l'affût parmi les roseaux, ou bien immobile dans son petit bateau, occupé à surveiller ses nasses sur les *clairs* (les étangs) et les *roubines* (canaux d'irrigation). C'est peut-être ce métier d'éternel guetteur qui le rend aussi silencieux, aussi concentré. Pourtant, pendant que la petite carriole chargée de fusils et de paniers marche devant nous, il nous donne des nouvelles de la chasse, le nombre des passages, les quartiers où les oiseaux voyageurs se sont abattus. Tout en causant, on s'enfonce dans le pays.

Les terres cultivées dépassées, nous voici en pleine Camargue sauvage. A perte de vue, parmi les pâturages, des marais, des roubines, luisent dans les salicornes. Des bouquets de tamaris et de roseaux font des îlots comme sur une mer calme. Pas d'arbres hauts. L'aspect uni, immense, de la plaine, n'est pas troublé. De loin en loin, des parcs de bestiaux étendent leurs toits bas presque au ras de terre. Des troupeaux dispersés, couchés dans les herbes salines, ou cheminant serrés autour de la cape rousse du

berger, n'interrompent pas la grande ligne uniforme, amoindris qu'ils sont par cet espace infini d'horizons bleus et de ciel ouvert. Comme de la mer unie malgré ses vagues, il se dégage de cette plaine un sentiment de solitude, d'immensité, accru encore par le mistral qui souffle sans relâche, sans obstacle, et qui, de son haleine puissante, semble aplanir, agrandir le paysage. Tout se courbe devant lui. Les moindres arbustes gardent l'empreinte de son passage, en restent tordus, couchés vers le sud dans l'attitude d'une fuite perpétuelle.

---

## II.

### LA CABANE.

Un toit de roseaux, des murs de roseaux desséchés et jaunes, c'est la cabane. Ainsi s'appelle notre rendez-vous de chasse. Type de la maison camarguaise, la cabane se compose d'une unique pièce, haute, vaste, sans fenêtre, et prenant jour par une porte vitrée qu'on ferme le soir avec des volets pleins. Tout le long des grands murs crépis, blanchis à la chaux, des râteliers attendent les fusils, les carniers, les bottes de marais. Au fond, cinq ou six berceaux sont rangés autour d'un vrai mât planté au sol et montant jusqu'au toit auquel il sert d'appui. La nuit, quand le mistral souffle et que la maison craque de partout, avec la mer lointaine et le vent qui la rapproche, porte son bruit, le continue en l'enflant, on se croirait couché dans la chambre d'un bateau.

Mais c'est l'après-midi surtout que la cabane est charmante. Par nos belles journées d'hiver méridional, j'aime rester [21] tout seul près de la haute cheminée où fument

quelques pieds de tamaris. Sous les coups du mistral ou de la tramontane, la porte saute, les roseaux crient, et toutes ces secousses sont un bien petit écho du grand ébranlement de la nature autour de moi. Le soleil d'hiver fouetté par l'énorme courant s'éparpille, joint ses rayons, les disperse. De grandes ombres courent sous un ciel bleu admirable. La lumière arrive par saccades, les bruits aussi ; et les sonnailles des troupeaux entendues tout à coup, puis oubliées, perdues dans le vent, reviennent chanter sous la porte ébranlée avec le charme d'un refrain. L'heure exquise, c'est le crépuscule, un peu avant que les chasseurs n'arrivent. Alors le vent s'est calmé. Je sors un moment. En paix le grand soleil rouge descend, enflammé, sans chaleur. La nuit tombe, vous frôle en passant de son aile noire tout humide. Là-bas, au ras du sol, la lumière d'un coup de feu passe avec l'éclat d'une étoile rouge avivée par l'ombre environnante. Dans ce qui reste de jour, la vie se hâte. Un long triangle de canards vole très-bas, comme s'ils voulaient prendre terre ; mais tout à coup la cabane, où le *caleil*[22] est allumé, les éloigne : celui qui tient la tête de la colonne dresse le cou, remonte, et tous les autres derrière lui s'emportent plus haut avec des cris sauvages.

Bientôt un piétinement immense se rapproche, pareil à un bruit de pluie. Des milliers de moutons, rappelés par les bergers, harcelés par les chiens, dont on entend le galop confus et l'haleine haletante, se pressent vers les parcs, peureux et indisciplinés. Je suis envahi, frôlé, confondu dans ce tourbillon de laines frisées, de bêlements ; une houle véritable où les bergers semblent portés avec leur ombre par des flots bondissants. Derrière les troupeaux, voici des pas connus, des voix joyeuses. La cabane est pleine, animée, bruyante. Les sarments flambent. On rit d'au-

tant plus qu'on est plus las. C'est un étourdissement d'heureuse fatigue, les fusils dans un coin, les grandes bottes jetées pêle-mêle, les carniers vides, et à côté les plumages roux, dorés, verts, argentés, tout tachés de sang. La table est mise ; et dans la fumée d'une bonne soupe d'anguilles, le silence se fait, le grand silence des appétits robustes, interrompu seulement par les grognements féroces des chiens qui lapent leur écuelle à tâtons devant la porte.

La veillée sera courte. Déjà près du feu, clignotant lui aussi, il ne reste plus que le garde et moi. Nous causons, c'est-à-dire nous nous jetons de temps en temps l'un à l'autre des demi-mots à la façon des paysans, de ces interjections presque indiennes, courtes et vite éteintes comme les dernières étincelles des sarments consumés. Enfin le garde se lève, allume sa lanterne, et j'écoute son pas lourd qui se perd dans la nuit.

---

## III.

### A L'ESPÈRE ! (A L'AFFÛT !)[23]

L'*espère !* quel joli nom pour désigner l'affût, l'attente du chasseur embusqué, et ces heures indécises où tout attend, *espère*, hésite entre le jour et la nuit. L'affût du matin un peu avant le lever du soleil, l'affût du soir au crépuscule. C'est ce dernier que je préfère, surtout dans ces pays marécageux où l'eau des *clairs* garde si longtemps la lumière.

Quelquefois on tient l'affût dans le *negochin* (le nayechien[24]), un tout petit bateau sans quille, étroit, roulant au moindre mouvement. Abritée par les roseaux, le chasseur guette les canards du fond de sa barque, que dépassent seulement la visière d'une casquette, le canon du fusil et la

tête du chien flairant le vent, happant les moustiques, ou bien de ses grosses pattes étendues penchant tout le bateau d'un côté et le remplissant d'eau. Cet affût-là est trop compliqué pour mon inexpérience. Aussi, le plus souvent, je vais à l'*espère* à pied, barbotant en plein marécage avec d'énormes bottes taillées dans toute la longueur du cuir. Je marche lentement, prudemment, de peur de m'envaser. J'écarte les roseaux pleins d'odeurs saumâtres et de sauts de grenouilles.

Enfin, voici un îlot de tamaris, un coin de terre sèche où je m'installe. Le garde, pour me faire honneur, a laissé son chien avec moi ; un énorme chien des Pyrénées à grande toison blanche, chasseur et pêcheur de premier ordre, et dont la présence ne laisse pas que[25] de m'intimider un peu. Quand une poule d'eau passe à ma portée, il a une certaine façon ironique de me regarder en rejetant en arrière, d'un coup de tête à l'artiste, deux longues oreilles flasques qui lui pendent dans les yeux ; puis des poses à l'arrêt,[26] des frétillements de queue, toute une mimique d'impatience pour me dire :

Tire, tire donc !

Je tire, je manque. Alors, allongé de tout son corps, il bâille et s'étire d'un air las, découragé, et insolent.

Eh bien ! oui, j'en conviens, je suis un mauvais chasseur. L'affût, pour moi, c'est l'heure qui tombe, la lumière diminuée, réfugiée dans l'eau, les étangs qui luisent, polissant jusqu'au ton de l'argent fin la teinte grise du ciel assombri. J'aime cette odeur d'eau, ce frôlement mystérieux des insecte dans les roseaux, ce petit murmure des longues feuilles qui frissonnent. De temps en temps, une note triste passe et roule dans le ciel comme un ronflement de conque marine. C'est le butor qui plonge au fond de l'eau son bec immense

d'oiseau-pêcheur et souffle : rrrouououou ! Des vols de grues filent sur ma tête. J'entends le froissement des plumes, l'ébouriffement[27] du duvet dans l'air vif, et jusqu'au craquement de la petite armature surmenée.[28] Puis, plus rien. C'est la nuit, la nuit profonde, avec un peu de jour resté sur l'eau.

Tout à coup j'éprouve un tressaillement, une espèce de gêne nerveuse, comme si j'avais quelqu'un derrière moi. Je me retourne, et j'aperçois le compagnon des belles nuits, la lune, une large lune toute ronde, qui se lève doucement, avec un mouvement d'ascension d'abord très-sensible, et se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon.

Déjà un premier rayon est distinct près de moi, puis un autre un peu plus loin. Maintenant tout le marécage est allumé. La moindre touffe d'herbe a son ombre. L'affût est fini, les oiseaux nous voient : il faut rentrer. On marche au milieu d'une inondation de lumière bleue, légère, poussiéreuse ; et chacun de nos pas dans les *clairs*, dans les *roubines*, y remue des tas d'étoiles tombées et des rayons de lune qui traversent l'eau jusqu'au fond.

---

## IV.

### LE ROUGE ET LE BLANC.[29]

Tout près de chez nous, à une portée de fusil de la cabane, il y en a une autre qui lui ressemble, mais plus rustique. C'est là que notre garde habite avec sa femme et ses deux aînés : la fille, qui soigne le repas des hommes, raccommode les filets de pêche ; le garçon, qui aide son père à relever les nasses, à surveiller les *martilières* (vannes) des étangs. Les deux plus jeunes sont à Arles, chez la

grand'mère ; et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire et qu'ils aient fait leur *bon jour* (première communion), car ici on est trop loin de l'église et de l'école, et puis l'air de la Camargue ne vaudrait rien pour ces petits. Le fait est que, l'été venu, quand les marais sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la grande chaleur, l'île n'est vraiment pas habitable.

J'ai vu cela une fois au mois d'août, en venant tirer les hallebrands,[30] et je n'oublierai jamais l'aspect triste et féroce de ce paysage embrasé. De place en place, les étangs fumaient au soleil comme d'immenses cuves, gardant tout au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Il y avait là un air de peste, une brume de miasmes lourdement flottante qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques. Chez le garde, tout le monde grelottait, tout le monde avait la fièvre, et c'était pitié de voir les visages jaunes, tirés, les yeux cerclés, trop grands, de ces malheureux condamnés à se traîner, pendant trois mois, sous ce plein soleil inexorable qui brûle les fiévreux sans les réchauffer. Triste et pénible vie que celle de garde-chasse en Camargue ! Encore celui-là a sa femme et ses enfants près de lui ; mais à deux lieues plus loin, dans le marécage, demeure un gardien de chevaux qui, lui, vit absolument seul d'un bout de l'année à l'autre et mène une véritable existence de Robinson.[31] Dans sa cabane de roseaux, qu'il a construite lui-même, pas un ustensile qui ne soit son ouvrage, depuis le hamac d'osier tressé, les trois pierres noires assemblées en foyer, les pieds de tamaris taillés en escabeaux, jusqu'à la serrure et la clé de bois blanc fermant cette singulière habitation.

L'homme est au moins aussi étrange que son logis. C'est

une espèce de philosophe silencieux comme les solitaires, abritant sa méfiance de paysan sous d'épais sourcils en broussailles. Quand il n'est pas dans le pâturage, on le trouve assis devant sa porte, déchiffrant lentement, avec une application enfantine et touchante, une de ces petites brochures roses, bleues ou jaunes, qui entourent les fioles pharmaceutiques dont il se sert pour ses chevaux. Le pauvre diable n'a pas d'autre distraction que la lecture, ni d'autres livres que ceux-là. Quoique voisins de cabane, notre garde et lui ne se voient pas. Ils évitent même de se rencontrer. Un jour que je demandais au *roudeïroù* la raison de cette antipathie, il me répondit d'un air grave :

C'est à cause des opinions. Il est rouge, et moi je suis blanc.

Ainsi, même dans ce désert dont la solitude aurait dû les rapprocher, ces deux sauvages, aussi ignorants, aussi naïfs l'un que l'autre, ces deux bouviers de Théocrite, qui vont à la ville à peine une fois par an et à qui les petits cafés d'Arles, avec leurs dorures et leurs glaces, donnet l'éblouissement du palais des Ptolémées, ont trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques !

---

## V.

### LE VACCARÈS.[32]

Ce qu'il y a de plus beau en Camargue, c'est le Vaccarès. Souvent, abandonnant la chasse, je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce desséchement, de cette

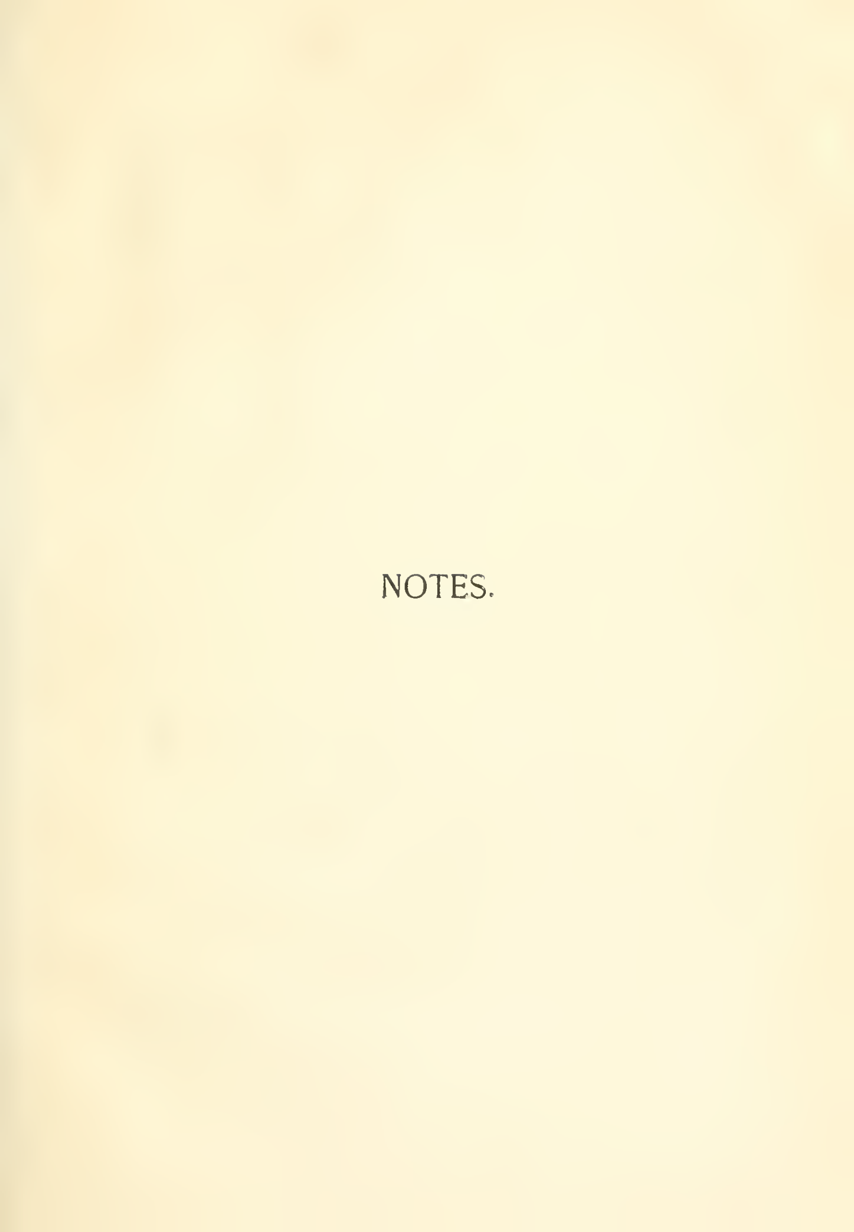
aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, le Vaccarès, sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante : des centaurées, des trèfles[33] d'eau, des gentianes, et ces jolies *saladelles*,[34] bleues en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère, et dans une floraison interrompue marquent les saisons de leurs tons divers.

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter, transformer leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime des *clairs*, des *roubines*, apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout, prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici, l'impression est grande, large. De loin, ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses,[35] des hérons, des butors, des flamants au ventre blanc, aux ailes roses, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage, de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale ; et puis des ibis, de vrais ibis d'Égypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet. De ma place, en effet, je n'entends rien que l'eau qui clapote, et la voix du gardien qui rappelle ses chevaux dispersés sur le bord. Ils ont tous des noms retentissants : " Cifer ! (Lucifer) L'Estello ! L'Estournello !" Chaque bête, en s'entendant nommer, accourt, la crinière au vent, et vient manger l'avoine dans la main du gardien.

Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux. De temps en temps, j'aperçois au-dessus d'un bouquet de tamaris l'arête de leurs dos courbées, et leurs petites cornes en croissant qui se dressent. La plupart de

ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir dans les *ferrades,* les fêtes de villages ; et quelques-uns ont des noms déjà célèbres par tous les cirques de Provence et de Languedoc. C'est ainsi que la *manado* voisine compte entre autres un terrible combattant appellé *le Romain,* qui a décousu je ne sais combien d'hommes et de chevaux aux courses d'Arles, de Nîmes,[36] de Tarascon.[37] Aussi ses compagnons l'ont-ils pris pour chef ; car dans ces étranges troupeaux les bêtes se gouvernent elles-mêmes, groupées autour d'un vieux taureau qu'elles adoptent comme conducteur. Quand un ouragan tombe sur la Camargue, terrible dans cette grande plaine où rien ne le détourne, ne l'arrête, il faut voir la *manado* se serrer derrière son chef, toutes les têtes baissées tournant du côté du vent ces larges fronts où la force du bœuf se condense. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la bano au giscle* — tourner la corne au vent. Et malheur aux troupeaux qui ne s'y conforment pas ! Aveuglée par la pluie, entraînée par l'ouragan, la *manado* en déroute tourne sur elle-même, s'effare, se disperse, et les bœufs éperdus, courant devant eux pour échapper à la tempête. se précipitent dans le Rhône, dans le Vaccarès ou dans la mer.

# NOTES.



# PART I.

## LES PETITS PÂTÉS.

Mr. Daudet wrote a number of clever sketches dealing with real or fancied incidents of the war of 1870–71, and of the subsequent Communistic insurrection; but whereas most of the stories thus produced were of necessity painful and gloomy, this happy little comedy of *bourgeois* life, the *Petits Pâtés*, is one of the author's "brightest" achievements in more than one sense of the term.

Mr. *Bonnicar*, too, is an instructive character, exactly typical of the French *established bourgeois* class, a set of homely, thrifty, law-abiding citizens, unmoved by all the political commotions in the world, provided only *les rentes* remain unaffected thereby.

The island of St. Louis, peaceful even to drowsiness, and smacking delectably of quaintness in the name of its church *St. Louis-en-l'Ile*, is a favorite quarter of residence for people of the *Bonnicar* sort. The *Marais*, so named from its low situation along the right bank of the Seine, lies directly opposite the two islands of the *Cité* and *St. Louis*.

[1] **mitron**: "baker's boy," so called from his customary head-dress, a white paper cap, or *mitre*.

[2] **les Versaillais**: the national troops. Versailles became the seat of the central government after the departure of the Germans (March 12, 1871), and so continued until 1879.

[3] **silhouette blanche**: referring to the *mitron's* white cap and his white blouse and apron.

[4] **chaussée**, in a city, is used to mean the middle of the street. "Prenez la chaussée, Messieurs," is the French policeman's formula for clearing the pavement in times of undue crowding or of anticipated mobs.

[5] **train**: "bustle."

[6] **dimanche gras**: the Sunday before Ash Wednesday, or "Quinquagesima Sunday." In general, *les jours gras* are those when flesh meat may be eaten; *les jours maigres*, fasting days.

[7] **pupilles de la Republique**: "Wards of the Republic"; strongly suggestive of the "Pupils of Mars" (*les élèves de Mars*) of the French Revolution.

[8] **chassepot**: a kind of rifle, so named from the Frenchman who invented it.

[9] **marelle**: "hopscotch."

[10] **Hôtel de Ville**: "City Hall."

[11] **froufrou d'endimanchement**: "rustling of Sunday clothes."

[12] **expansion**: "enthusiasm."

[13] **jamais de la vie**: "never in the world."

[14] **à fleur d'eau**: "along the water." Neuilly being situated on the right bank of the Seine, just beyond the western fortifications of Paris.

[15] **baba**: a small currant-cake, usually moistened with *rhum* or brandy.

[16] **fédérés**: soldiers of the Communistic league.

[17] **redingote**: "frock coat."

[18] **réactionnaire**: poor Mr. Bonnicar is first mistaken for an imperialist by the Communists, and next for a Communist by the national troops.

[19] **Rigault** and other chiefs of the *Commune* are graphically portrayed in the late Mr. Washburne's reminiscences of the siege of Paris.

[20] **la ligne**: the troops of the "line," or the regular national troops, as distinguished from *les fédérés*.

[21] **pétrole**: referring to the women's part in setting fire to public buildings.

[22] **narguer**: "to tantalize."

[23] **Orangerie**: the one in the gardens at Versailles.

[24] **s'était fait pincer**: had "got caught."

---

## LE DERNIER LIVRE.

[1] **paperasses**: "old papers."

[2] **la flâne**: "the crowd of loungers." Parisian slang, from *flâner*: "to lounge," to hang about."

[3] **embrasser** means to kiss on the forehead or cheeks.

[4] **commis en librarie**: "book-seller's clerk."

[5] **prote** properly means a foreman in a printing office; but sometimes, as here, it is loosely used of proof-readers.

[6] **dont il ne se blase jamais**: "for which his taste is never blunted."

[7] **inscrit à la page triste des mairies**: referring to the legal declaration made at the mayor's office in case of every death in the ward.

[8] A noble view of life and death from the materialistic standpoint; but the New Testament says, "their works do follow them," and much more besides.

[9] **frétille**: "frisks."

[10] This was written while Victor Hugo was yet alive, and a resident of the *Passy* quarter in Paris.

[11] **au petit huis**: "at the back door." The *rue de la Pompe* makes an acute angle with the *avenue Victor Hugo*, on which the poet's house fronted. *Huis* is old, but is here purposely used for quaint effect. *Passy*, nowadays comprised in the 16th ward of Paris, was formerly an outlying village. It lies on high and healthy ground, southwest of the Arch of Triumph, on the right bank of the Seine. Franklin lived there when he was minister to France.

[12] **Marly**, or **Marly-le-Roi**, a pretty village, once a royal residence, on the line of the railway to *St. Germain-en-Laye*.

[13] **Sardou**: one of the leading contemporary French playwrights.

[14] **la tranche épaisse, non rognés**: "with thick leaves and uncut edges."

[15] **fleurons**: ornamented "flowers," either on the binding or in the body of the book.

[16] **culs-de-lampe**: "tail-pieces"; ornamental designs at the end of a chapter.

[17] **louchait**: "leered"; though literally *loucher* means "to squint."

---

## UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS.

Many of the solid old family mansions of the *Marais* quarter are nowadays occupied by commercial and industrial firms. The irony of *names* is very cleverly applied in this piece, a plebeian soda-water

*fabricant*, *Majesté jeune*, locating his trade in the *hôtel de Nesmond*. Yet in material dignity, certain of the great bronze manufacturers in particular, whose headquarters are in the *Marais* district, probably surpass many titled families who lived there before plebeian industry was esteemed a respectable calling.

The pretty conceit of this fantastic sketch calls "Rip van Winkle" to mind; or some readers may discover traces of that resemblance, which critics have affirmed, between Daudet's earlier manner and that of Dickens.

The term *réveillon* most properly means a Christmas-Eve supper, such as was and, in a measure, still is customary after the midnight mass.

[1] The **Place Royale**, at present named the *Place des Vosges*, was the most fashionable part of Paris during the reign of Louis XIII.

[2] **St. Paul**, or in full, *St. Paul et St. Louis*, an old Jesuit church in the *rue St. Antoine*.

[3] **diable de**: means little more than "bothersome," "confounded."

[4] **encoignures**, also written *encognures*: "corners."

[5] **hôtel**, when used of private dwellings, means properly a large and sumptuous mansion, commonly consisting of a great rectangular building enclosing a spacious *cour*.

[6] **ci-devant**: "formerly."

[7] **bordereau**: "memorandum," commercial "form."

[8] **pilastres, frontons** (pediments): characteristic features of the *Renaissance* architecture prevailing in this part of Paris.

[9] **caisse** in such a context means "pay-office," "cashier's office."

[10] **ateliers**: "workshops."

[11] **camion**: "dray." *Camionnage*: what we call "jobbing express."

[12] **caisses**: "boxes"; here used in its primary sense.

[13] **en dentelle**: "like lace-work."

[14] **vous a**: "reminds one of," "impresses one like," etc. The *vous* is an "ethical" dative.

[15] **Hein?... tout de même**: a vague exclamation, — "Well? after all, suppose the Nesmonds should come back."

[16] **échafaudé**: "towering"; from *échafaud*, "scaffold."

[17] **guindées par**: "stiff on account of."

[18] **Paniers**: here, of course, the eighteenth century petticoat is re-

ferred to, whose amplitude is so humorously described in one of Addison's essays.

[19] **minauder**: "to simper."

[20] **trumeau**: "pier-glass."

[21] **dire que**: "to think that."

[22] **éventé**: "flat."

[23] **mousse**: of liquids, "foam." *Vins mousseux* is the French expression for wines of the champagne variety.

[24] **Rameau**: a French composer living from 1683 to 1764. The *airs menus et mélancoliques* of the French music of those times are especially reproduced, on the French stage, in performances of the *Bourgeois Gentilhomme*.

[25] **atours**: an old word for feminine adornment; women's raiment, attire, apparel.

[26] **voiture de roulage**: "heavy wagon." The daily business of the firm thus prosily chases Mr. Majesté's vision away.

---

## LE PAPE EST MORT.

[1] These fanciful names are in actual use in Paris to designate the passenger steamboats plying on the Seine. The boats whose course ends within the city limits are called *Bateaux mouches*: those running up stream to Charenton, or down to St. Cloud and Suresnes, *les Hirondelles*.

[2] **la veste à bas**: "my jacket thrown off."

[3] **mouches à vapeur**: "small steamboats."

[4] **liséré**: "edge."

[5] **moucheron**: literally "gnat"; here "sonny."

[6] **empêtré**: entangled.

[7] **Mort-qui-trompe**: "Death in Disguise."

[8] **chaîne**: line of boats in tow.

[9] **remorquer** is used of steam towing; *remorqueur*, tugboat; *touer*, of "warping," or the cable system; and *haler*, of ordinary canal-boat towing. *Chemin de halage*: "tow-path."

[10] **bateaux de blanchisseuses**: the floating sheds or wash-houses in which French washerwomen "paddle" their clothes.

[11] **pontons d'embarquement**: "floating steamboat-landings."

[12] **ronflements de coquillages**: "roaring of sea-shells."

[13] **à l'envi**: "emulously."

[14] **Pie VII**: Pope Pius VII, whose relations with Napoleon had always been strained, was treated with especial harshness after the emperor's return from Russia in 1812, being detained as prisoner at Fontainebleau till 1814.

[15] **commediante, tragediante**: Italian for "comedian," "tragedian."

[16] **argyronètes**: "water spiders."

# PART II.

## LE PHARE DES SANGUINAIRES.

[1] **phare**: from *Φάρος*, name of the island on which stood the celebrated ancient lighthouse near Alexandria. For the light itself, the French use *feu : feu fixe*, "stationary light"; *feu tournant*, "revolving light"; *feu à éclipse*, "eclipse light"; *feu à éclats*, "flash light."

*Les Iles Sanguinaires* lie just off the point at the north of the entrance to the Gulf of Ajaccio, west coast of Corsica.

[2] **mistral**: used along the French Mediterranean to denote the northwest wind. The word comes from the old Provençal *maestral* (*magistralis*), and therefore means the "master" wind. The opposite, or southeast wind, is called the *isséro* in Southern France.

[3] **moulin**: the author's windmill, referred to in the preface above.

[4] **bruissaient**: "rustled"; or of pines: "moaned." The defective verb *bruire* gives *je bruyais*, etc., in the imperfect; but on the base of the manufactured noun *bruissement*, which Littré calls a "néologisme barbare du XVII^e siècle," both the participle *bruissant* and the imperfect *je bruissais* have been constructed.

[5] **corse**: "Corsican," the noun and the adjective having the same form in French.

[6] **en ogive**: "Gothic."

[7] **à facettes**: "prismatic" (in shape).

[8] **tramontane**: "north wind." Italian *tramontana*, "across the mountains."

[9] **au ras de**: "on a level with."

[10] **goéland**, "sea-gull," is more properly written "goëland" (pronounced *go-è-lan*). The word is of Celtic origin.

[11] **griserie**: "exhilaration."

[12] **corailleur**: "coral-fisher's boat."

[13] **éparpillement**: "rambling meditation."

[14] **bouillabaisse**: a favorite Southern French stew, of fish or *langouste* (rock-lobster) boiled with garlic, or onions, powdered saffron, etc. The word is equivalent to *bouillon abaissé;* that is to say, *bouillon* reduced by evaporation. The more usual spelling is *bouille-abaisse.*

[15] **gouaille**: a kind of speckled gull.

[16] **aïoli**: a mess of crushed garlic (*ail*) mixed with oil.

[17] **scopa**: a game of cards, analogous to euchre, and exactly the same as the Italian game *trisette*, or the French *tré-sept.*

[18] **ourlet**: "seam"; literally, "hem."

[19] **lampe Carcel**: a kind of mechanical lamp, in which the oil is drawn up by clock-work arrangement. *Carcel* is the name of the inventor, who was a Frenchman.

[20] **s'y faisaient**: "became accustomed thereto."

[21] **Démétrius de Phalère**: "Plutarch's Lives" has already been mentioned as forming "toute la bibliothèque des Sanguinaires."

[22] **au large**: "in the offing." Where we say "off Sandy Hook," etc., the French use *au large de.*

---

## EN CAMARGUE.

[1] **Camargue**: the island formed by alluvial deposit at the mouth of the Rhone. The district is chiefly important for its breeds of cattle and small horses The latter, according to a Provençal writer, descend from a primitive Arab stock which was captured at the time of an unsuccessful Saracen incursion, after the reign of Louis the Pious (814–840).

[2] **garde**: "gamekeeper."

[3] **galéjon**: Provençal *galejoun:* a bird of the heron family.

[4] **Charlottines**: from *charlot*, a popular synonym of *courlis*, "curlew." The Provençal form is *charlotina*, a name in use about Arles to denote the *scolopax limosa*, a bird of the wader family closely akin to the snipe. The word is also used, in the neighboring department of *Gard*, of the young curlew itself.

[5] **de prime**: is here used of game bagged in the evening, after sunset. The term is similarly applied to the evening draughts of sardines; *des sardines de prime* are those taken at sunset; *sardines d'aube*, those caught at sunrise. Another application of the term is to the first arrivals, especially of codfish, of the season when the fishermen return home.

[6] **Arles**: the ancient *Arelate*, one of the most renowned of the cities of Southern France.

[7] **chênes kermès**: "cochineal oaks"; the *quercus coccifera*. *Kermès*, though borrowed from the Arabic, has been traced back, says Littré, to the Sanskrit *karmi*, a "worm." *Cramoisi*, "crimson," is a derivative of *kermès*, and was likewise borrowed from the Arabic *karmesi*.

[8] **abbaye de Mont-majour**: an old abbey founded in the tenth century, but now mostly in ruins, two kilometres from Arles.

[9] **Ville-des-Baux**: nowadays an insignificant village to the north-east of Arles; but in the Middle Ages the *seigneurs de Baux* were a very powerful family, with seventy-nine estates or castles in their dependency. As was the fashion with the mediæval nobility, they dated their ancestry far back in the cloudy past, and claimed for their founder, Balthazar, one of the three traditional Magi kings.

[10] **St. Trophyme**: a church at Arles, dedicated to Trophymus, the chief patron of the place.

[11] **moucharabies**: "machicolated parapets"; a term of mediæval fortification. The collective expression "machicolation" would also be a proper rendering.

[12] **Court-Nez**: the original form of the aristocratic name "Courtney."

[13] **ménagers**: "Provençal farmers."

[14] **La Roquette**: a minor locality of those parts.

[15] **arlésien, arlésienne**: the proper adjective from *Arles*. The women of Arles, who have long been celebrated for their beauty, still retain a peculiar fashion of head-dress.

[16] **grain**: "flavor"; "spice."

[17] **la Crau**: a pebbly plain to the east of Camargue. Before geology was an established science, the pebbles of Crau were popularly explained by the tradition that they were the fallen shower of stones with which Jupiter supplied Hercules to defend himself against two

giant sons of Neptune, who had attacked him there on his return from Iberia.

[18] **Royaume d'Arles**: formed in 973; passed partly by bequest, partly through conquest, into the hands of the emperor Conrad II. in 1032; but from the thirteenth century down it was gradually absorbed by France. See especially the *Appendix*, *Note A.* of Mr. Bryce's *Holy Roman Empire* for the clearest statement available in regard to the intricate subject of the old Burgundian kingdoms, duchies, counties, etc.

[19] **bergerot**: diminutive of *berger*.

[20] **Fénimore Coupère** and **Robainçon Cruzoé** are as familiar sounds in France as Fenimore Cooper and Robinson Crusoe among us.

[21] **j'aime rester**: in colloquial style the preposition *à* is very commonly omitted after the verb *aimer;* notwithstanding that grammarians forbid such license.

[22] **caleil**: a kind of small lamp which is used in Provence.

[23] **A l'espère!** (*à l'affût!*): "Now for the watch."

[24] **naye-chien**: that would "drown a dog"; *noyer*, "to drown," or in older French *nayer*, *neïer*, is *negar* in Provençal; whence the *negochin*.

[25] **ne laisse pas que de**: "does not fail to."

[26] **à l'arrêt**: "of a pointer;" "pointing." *Chien d'arrêt* is a "pointer"; *chien couchant*, a "setter." *Tomber en arrêt:* "to point"; *coucher:* "to set."

[27] **ébouriffement**: "fluttering."

[28] **craquement de l'armature surmenée**: "clicking of the overstrained gun-cocks."

[29] **Le Rouge et le Blanc**: "Republican and Royalist." White was the color of the Bourbons; red, the symbol of "exalted" republicanism.

[30] **hallebrand**, more commonly *halbran:* "young wild duck." The word is of German origin, *Halbente*, from a presumable Middle High German form *Halberant*.

[31] *Robinson Crusoe*, of course.

[32] **Le Vaccarès**: a broad lagoon in the centre of the island.

[33] **trèfle d'eau**: an aquatic plant (*minyanthes trifoliata*) of the gentian family.

[34] **saladelle**, or in Provençal, *saladela:* a local name for a plant of

the *plumbaginaceous* species, growing along salt shores, and called *saladela* from its saline smell. The *statice limonium*.

[35] **macreuse**: "black diver."

[36] **Nîmes**, a most illustrious old city in Languedoc, was Mr. Daudet's birthplace.

[37] **Tarascon**: a town on the Rhone between Avignon and Arles. The place has been smartly satirized in Daudet's *Tartarin de Tarascon*, whose further adventures are narrated in the book *Tartarin sur les Alpes*. The mere name of Tarascon, for that matter, suggests the burlesque.

In mythological history the *Tarasque* was an amphibious monster which slew the inhabitants from afar, by casting its excrements against them. But they invoked the protection of Martha of Bethany, who, according to a tradition which the Church has sanctioned, had come to their land; and by her the *Tarasque* was slain. Its image is solemnly carried about in processions at Tarascon and elsewhere.

